

Préface

J'ai découvert le plaisir d'écrire sur une plage. C'était en mai 2003, lors d'une hospitalisation à ZUYDCOOTE. Ce fut un déclic, je pouvais livrer là, sur le papier, mes réflexions, mes douleurs et mes joies, des choses que je n'aurais jamais dites à personne. Séropositif depuis 1990, je souhaite que mon modeste témoignage serve à aider des couples sérodifférents à avoir un ou des enfants, à ce que les médecins et les personnes écoutent leur désir et ne les regardent pas comme des bêtes curieuses ! Dans la première partie, je livre simplement mon parcours avec ce virus, l'amour qui a croisé mon chemin et la naissance de notre enfant. Dans la seconde partie, j'invite le lecteur à lire des textes que j'ai écrits dans des moments de profonde tristesse ou d'espoir. Lorsque la douleur physique devient douleur morale, c'est toute la vie qui devient douloureuse pour la personne comme pour l'entourage. Ce sont des instants de ma vie, des émotions.

Rencontre avec le diable
Naissance d'une famille

L'annonce

Ce soir-là, le froid sec et violent de novembre obligeait les gens à se couvrir, à s'emmitoufler. Dans les rues de la ville, les gens marchaient vite, ne regardant que leurs pieds. Le laboratoire d'analyses médicales n'était pas loin, je marchais vite, je me demandais pourquoi la secrétaire m'avait demandé de passer au labo, pourquoi le résultat était-il si long à venir ?

Autant de questions qui me faisaient frissonner sans que j'en comprenne le sens... D'un geste rapide, je poussais la porte vitrée, une secrétaire bien jolie, bien coiffée, avec de beaux ongles me demanda mon nom. Je me présentais timidement, mon cœur battait si vite que mes jambes semblaient ne plus pouvoir supporter mon si grand corps. Le visage de la jolie secrétaire perdit de son hâle, elle afficha une expression blême, comme si la mort la frôlait... Elle passa un coup de téléphone puis me demanda d'entrer dans le bureau du médecin. Je me dirigeai vers cette porte, étourdi par la demande. Le bureau était plutôt grand, avec des livres bien sûr mais aussi une table où trônaient des tubes à essais et un microscope. Un homme d'une quarantaine d'années, le crâne dégarni, le corps mince et élancé, s'avança vers moi :

— « Bonsoir monsieur, asseyez-vous ».

Je m'exécutai et m'assis sur une chaise. Lui s'écroula dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce. Bizarre, pensai-je, il a la même expression que la secrétaire, il faut croire que toutes ces analyses sanguines suintent l'odeur de mort !...

— « Nous avons reçu votre résultat » dit-il

— « Oui... et alors ? », je ne pouvais sortir ni souffle ni mot.

— « heu... c'est positif, vous êtes contaminé par le virus du SIDA ».

CHOC

De toutes mes forces j'essayais de respirer un peu d'air pour ne pas étouffer, garder les pieds sur terre car j'avais la mauvaise impression que mon corps n'était plus ici, le bureau vacillait, je quittais ce monde !

PANIQUE

— « J'ai contacté votre médecin traitant, celui qui a demandé l'analyse, il vous attend ». Gêné, le laborantin m'annonça cette phrase qui marquait la fin de l'entretien. Il se leva avant moi, me tendit sa main. La mienne était froide, la sienne si chaude que j'aurais voulu la tenir plus longtemps, comme une caresse de réconfort dont j'avais tant besoin ! Je quittais le labo. En passant, la secrétaire, qui avait toujours le même visage, me souhaita bonsoir.

La rue était bruyante à cette heure. Moi, j'étais un fantôme qui traversait le trottoir, j'étais déconnecté de la réalité, plein de cette peur intense que l'on ressent en apprenant une mauvaise nouvelle. Dans ma tête, les idées tourbillonnaient telles des vautours assoiffés de sang et de chairs !

Je pris la décision d'aller chercher Lyly chez elle, puis d'aller voir ce médecin.

Il faisait froid, c'était le 15 novembre 1990, Lyly fêtait avec sa famille ses 20 ans. Les gens disent que c'est le plus bel âge, que la vie ne faisait que commencer. Mais pour moi, à 19 ans, c'était trop tard, la mort m'avait enveloppé brutalement et délicieusement dans son taffetas noir sidéen.

Le Temps des cerises

J'étais un enfant, une sorte de papillon frêle, fragile comme si le moindre souffle de vent pouvait m'écraser sur le sol. C'était l'été. A cette époque de l'année, il faisait chaud de juin jusque à août, la plupart du temps. Mais rien n'est jamais sûr dans le Pas-de-calais, dans le nord de notre belle France.

Sous l'arbre, où dégouлинаient de grosses grappes de cerises, Véro et moi jouions. Nous étions dans la même classe, en primaire, dans cette petite école de campagne ouvrière.

Abrités sous l'arbre, le soleil perçait de ses doux rayons nos habits. Je découvrais les jeux d'enfants avec elle. Des tâches de rousseurs éclairaient son visage de poupée et sa chevelure rousse ondulait sur ses épaules minces. Je connaissais déjà ce qui intéressait les filles : les discussions précieuses, la courtoisie et la douceur... Déjà, ces attitudes m'étonnaient, comme si elles étaient incompatibles avec le fait d'être un garçon. Mais chez moi, elles étaient sûrement innées !

« Tu sais, me dit-elle cachée sous les feuilles, j'ai dit à ma grand-mère que je te fréquentais ! » De quoi me parlait-elle ?

« Ah bon... » répondis-je, on ne peut plus embarrassé, frigorifié par les perspectives amoureuses que cela laissait entrevoir.

« Et toi, tu en as parlé à tes parents ? » me demanda-t-elle,

« euh non » répondis-je, un peu à contre-cœur. Elle était si jolie, j'enviais cette enveloppe comme j'enviais

celle de toutes les filles. Pourquoi étais-je dans cette peau de garçon ? Cela ne m'allait pas. Trop jeune pour comprendre, je subissais douloureusement ce lien entre le corps et l'esprit.

Je rentrais chez moi lorsque la mère de Véro lui demanda de venir goûter. Cette dame me regardait du coin de l'œil lorsque je quittais son jardin à pas feutrés.

« bonne soirée madame » on m'avait bien appris !

« au revoir » répondit-elle avec un sourire qui me mit encore un peu plus mal à l'aise.

Après quelques enjambées, j'aperçu ma rue et le foyer familial. Je posai la main délicatement sur la poignée de la barrière. C'était toujours une angoisse, une sorte d'électrocution, un gel glacial qui me fixait sur place en un instant. Pétrifié par la peur, je me demandais pour la énième fois de cette journée d'été si mon père était rentré. Serait-il ivre ? Serait-il gentil ou, au contraire, transformé en démon violent et méchant, le cerveau embué par le vin bon marché : son salaire de cheminot ne pouvait lui permettre de savourer les meilleurs crus... Ça va, pas de cri, pas d'insulte, je rentrais chez moi.

Notre maison était petite. Elle faisait partie d'une cité de cheminots, comme il en existe encore aujourd'hui, joyeusement décorée. Elle explosait de couleurs : des géraniums, des pensées...c'était le plaisir de ma mère. Elle passait beaucoup de temps à arroser les fleurs, à mettre de l'engrais et, à bien y réfléchir, c'était là sa seule fierté et son échappatoire.

Elle était dans cette sorte de baraquement, qui se trouvait au bout de l'allée, coincé entre la maison et le jardin où mon père semait chaque année : salades, haricots verts, pommes de terre et des fraises. Quel doux plaisir ! Elle était assise là, les mains plongées dans le bac où trempaient les feuilles vertes. J'adorais la voir ainsi, elle dégageait une grande patience, un optimisme. Son corps, assez rond, de mère de six enfants, était vêtu d'une blouse

que portent beaucoup de femmes dans ce coin agricole du Nord.

— « Alors, ça a été ? » me demanda-t-elle, souriante.

— « Oui » répondis-je

— « Tu veux une tartine de confiture maison pour goûter ? Tu sais bien que c'est meilleur que des gâteaux ! »

— « euh, j'ai déjà goûté chez ma copine ». En lui coupant la parole, j'évitais les recommandations diétético-moralistes de maman : il faut boire de l'eau, manger des carottes entières et crues !... Elle m'annonça que mon père n'était pas encore rentré, ce qui ne présageait rien de bon. Jamais je n'ai voulu faire de mal à ma mère, jamais je n'ai dit les souffrances que provoquaient les regards des autres. Ma tristesse, je la gardais pour moi seul.

Je grimpais les escaliers deux par deux pour rejoindre ma chambre, mon boudoir. A l'étage, il n'y avait que deux chambres, séparées seulement par un minuscule palier. Les portes des chambres restaient constamment ouvertes, c'était comme cela.

Le soleil qui avait brillé toute la journée donna à ma chambre une tiédeur apaisante, sécurisante. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie beige parsemée de voitures. Au moins, cela ressemblait à une chambre de mec ! A bien y regarder, elle faisait beaucoup moins virile : elle était propre, le lit toujours bien tenu, sur la table qui me servait de bureau, les stylos étaient convenablement posés, des photos et des posters de femmes, chanteuses adorées : « notre ange roux » Mylène FARMER et la délicate et sûrement la plus jolie Jane BIRKIN. Pas très garçon pour un enfant de 10 ans... Dans un aquarium voyageaient librement des poissons, complètement repliés et tristes à en mourir. J'admirais leur danse en écoutant ces chansons mélancoliques, qui vous accompagnent dans le néant et dans les pleurs. Il me semblait n'être pas fait pour ce monde, que tout pouvait m'arriver, surtout le pire. Le pauvre papillon pouvait mourir car il ne savait pas se

défendre. Il savait de quel sexe il était. Mais quelle attitude adopter pour être heureux, rire avec des garçons, jouer avec un groupe, partager les émotions ? Dans ces pensées la mort **déjà** pouvait être une porte de sortie : bye-bye trop loin d'une vie qui ne va pas. Le meilleur serait-il ailleurs ?

Cet été passa comme les autres pourtant. Quelques sorties avec mes parents, lorsque mon père n'était pas trop ivre et acceptait de nous sortir... De loin, je regardais ces enfants vivre. C'est horrible d'être différent des autres quand on est adulte mais quel enfer que ce perpétuel rejet des enfants envers un autre un peu trop ceci ou cela. Il y avait cette année une question, un secret familial que je souhaitais éclaircir. J'étais le dernier enfant d'une fratrie de six, soit, mais je savais qu'avant mon arrivée, sept ans avant, un des jumeaux était mort quatre jours après sa naissance. Il s'appelait Patrick lui aussi. Ou plutôt je porte le même prénom que lui. Il me fallait comprendre. Une mère qui perd un enfant et qui attend un bébé souhaite que renaisse le mort, en quelque sorte. Ce fut la réponse que maman me donna. Le message était clair, il fallait faire comme si ma propre identité se construisait à travers la mort de ce frère...en tout cas c'était le rôle que je prenais. Ajoutons à cela que mon père « voulait » une fille et devenez la déception de celui-ci à ma naissance. Ils me proposaient donc le miracle d'être la réincarnation, vivante ou morte, d'une personne. On ne se contentait pas de cela, il fallait jouer l'enfant triste à la Toussaint et prier sur la tombe minuscule avec la famille. Quelle mascarade ! Je ne savais même pas à quoi il ressemblait.

Le plus drôle était les moments où je recevais des cadeaux. Je laissais parfois libre ma parole et mon désir. Ainsi, à Noël il m'est arrivé de demander une poupée, eh oui ! Tous les goûts sont dans la nature, direz-vous, mais mettez-vous à la place des parents ! On me l'offrit, elle était belle, et cadeau exceptionnel : j'avais le landau ! Pour eux et surtout pour les autres, ces voisins stupides qui

guettent le moindre des mouvements, on trouva, sans concertation, que je serais un très bon papa !! En résumé, les garçons qui jouent à la poupée ne sont pas des futurs homos mais de gentils papas prêts dès l'enfance à pouponner les bébés. Cette explication me convenait parfaitement, je pouvais sortir promener mon landau sans craindre le regard mauvais de ces gens qui ne voient que leur petite vie, leur foot, leur bière. Maudits, je ne vous souhaitais même pas le pire, je ne vous demandais qu'une seule chose : me laisser exister avec ce que j'avais à être.